Document généré le 10 fév. 2025 12:28

Sociologie et sociétés

Théorie sociale et analyse de la société
Social Theory and the Analysis of Society

Margaret S. ARCHER

Volume 30, numéro 1, printemps 1998

Le second souffle de la sociologie

URI : https://id.erudit.org/iderudit/001012ar
DOI : https://doi.org/10.7202/001012ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

ARCHER, M. S. (1998). Théorie sociale et analyse de la société. *Sociologie et sociétés*, *30*(1), 9–22. https://doi.org/10.7202/001012ar

Résumé de l'article

Ce texte traite de la théorie sociale au lendemain du positivisme. Il fait un examen critique de trois types de théories contemporainesdont les présupposés ontologiques fusionnent structure et agent. Au moyen de leur méthodologie explicative respective,ces théories font apparaître cette fusion dans leurs analyses de la société. Dans la dernière partie, l'auteure montre qu'unethéorie sociale fondée sur le réalisme transcendental, c'est-à-dire sur la reconnaissance des propriétés et des pouvoirs émergentsdistincts qui caractérisent la structure et l'agent et qui exigent donc un examen non réductionniste de leur interrelations,est la voie la plus prometteuse pour faire progresser des théories qui permettent d'avoir prise sur les grandes questions sociales.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Sociologie et sociétés, vol. XXX, n° 1, printemps 1998

Théorie sociale et analyse de la société



MARGARET S. ARCHER
(Traduction : Suzanne Mineau)

Au départ, théorie et pratique étaient unies. Avec le positivisme de Comte, la sociologie est élue reine des sciences, elle qui promet de prévoir, de corriger et d'orienter le développement social. Toutefois, le positivisme reposait carrément sur l'empirisme et, avec la remise en question progressive des prémisses fondamentales de ce dernier, les théoriciens sociaux ont adopté trois grandes positions. La position adoptée était tributaire de la *façon* dont l'impossibilité du naturalisme, c'est-à-dire d'une science sociale empiriste, était perçue. À son tour, cette perception était étroitement liée à l'utilité pratique qui était assignée aux théoriciens ou assumée par eux et qui, selon les trois différentes positions, variait entre une utilité pour « tout », pour « certaines choses » ou pour « rien ».

Le rejet de l'empirisme reposait sur les trois désaveux suivants : (i) Il n'y a pas dans la société de « faits concrets » correspondant à de pures données des sens. Parce qu'il n'existe aucun langage théorique neutre, aucune position avantageuse pour le « visiteur pur » (Gellner, 1979), nous choisissons et nous façonnons plutôt nos « faits » (et nos résultats) en les filtrant à travers les concepts linguistiques que nous utilisons. Bref, toute connaissance (de la nature et de la société) est une conceptualisation. À noter que ce désaveu n'influe en rien sur la nature de la réalité sociale ; il s'agit d'une question épistémologique reliée au mode d'accès à la réalité sociale, et non d'un jugement sur son statut. (ii) Les généralisations, même assimilables à des lois, ne peuvent pas se comparer à des prédictions naturalistes parce que la nature de la matière sociologique, qui englobe des êtres humains réfléchissants/créateurs, empêche toute comparaison avec les conditions de l'enceinte close d'un laboratoire. Les sociétés sont nécessairement des systèmes ouverts dans lesquels toute corrélation est toujours à la merci des contingences. (iii) Le modèle de Hume, qui recherche des relations constantes entre des éléments observables, n'est pas essentiellement explicatif, puisqu'il ne peut que montrer les conjonctions et non les mécanismes qui les expliquent, et il est aussi nécessairement incomplet, puisque des propriétés non observables ne peuvent jamais y figurer.

Le premier désaveu (toute connaissance est une conceptualisation) a eu pour conséquence inévitable la diversification des théories sociales. Puisque les théories sont des propositions qui mettent en jeu des concepts, la pluralité inévitable des conceptualisations signifie donc que la théorie elle-même sera pluraliste (sauf parfait accord sur les concepts). À son tour, le pluralisme des théories soulève le problème de leur évaluation et du contexte approprié pour leur justification (pour une

assertion garantie). Dans la mesure où le deuxième et le troisième désaveux pouvaient être considérés comme un véritable rejet du naturalisme, on a donc vu apparaître les trois positions fondamentales évoquées au début, et la littérature contemporaine se répartit en gros entre ces trois positions.

Tout d'abord, il existe à un pôle un positivisme d'arrière-garde pour qui l'instrumentalisme sert de contexte de justification et qui non seulement se préoccupe de problèmes sociaux pratiques, mais qui *doit* maintenir cet engagement. Fondamentalement, sa raison d'être est de fournir des données et (en règle générale) des orientations à l'égard des grands problèmes sociaux contemporains. Toutefois, l'instrumentalisme retient comme critère d'évaluation ce qui fonctionne le mieux (c'est-à-dire ce qui prédit le plus exactement ou ce qui donne la meilleure corrélation). Par exemple, nous pourrions nous demander : « Qu'est-ce qui permet le mieux de prévoir la réussite scolaire ? » Un concept objectif ou un concept subjectif des classes sociales (tous deux bien opérationnels) ? Il est évidemment possible de répondre à cette question de façon empirique (à un temps donné *t* et dans un espace donné *e*), mais les choses ne s'arrêtent pas là avec l'instrumentalisme. Avec l'utilité pratique comme *seul* critère de justification, il se prend à son propre piège. Il accepte sans s'interroger, à titre de présuppositions ontologiques, le concept qui fonctionne le mieux pour les problèmes *x* et *y*. La maxime de Deng résume bien cette attitude : « Peu importe que le chat soit noir ou blanc, pourvu qu'il attrape les souris. » Cependant, l'amoralité du critère de l'utilité pratique ressort rapidement. Supposons que ce qui « fonctionne le mieux » pour prévoir *x* (l'achat d'une maison) est un concept subjectif de classes sociales, tandis que ce qui « fonctionne le mieux » pour le problème *y* (nombre de grèves) est un certain concept objectif (salaire, relation par rapport à la production ou possibilités de survie du marché) ; les instrumentalistes sont alors condamnés à accepter deux prémisses disparates, voire divergentes au sujet des classes sociales. Il s'ensuit aussi en pratique que, selon le problème à résoudre, des personnes différentes « appartiennent » à des classes sociales différentes ! Dans ce cas, l'utilité pratique engendre nécessairement une incohérence théorique, car rien ne vient garantir la cohérence mutuelle des multiples choix improvisés. Il en résulte une fragmentation théorique, c'est-à-dire la multiplication de concepts incompatibles qui sont retenus parce qu'ils fonctionnent. Au bout du compte, l'instrumentalisme devient l'exemple par excellence d'une théorie qui est minée par les « faits », même si son credo proclame le contraire. La plupart des grandes publications sociologiques accordent encore une place prédominante à cet héritage de Hume ; elles publient des articles qui établissent des corrélations entre de nombreuses variables et dans lesquels des méthodes statistiques de plus en plus complexes « expliquent » la variance du « développement », des « modes de scrutin », des « taux d'emploi », etc.

À un second pôle, l'insatisfaction face au positivisme a progressivement suscité un désenchantement de l'entreprise scientifique dans son ensemble ; par conséquent, la sociologie a cessé d'apporter une contribution pratique à l'étude de tous les grands problèmes sociaux. Cette conséquence n'apparaît pas au grand jour dans les travaux de Kuhn (1962), qui relie les deux pôles, puisqu'il accueille favorablement l'idée du progrès scientifique. Néanmoins, transparaît déjà dans le glissement épistémique du « progrès » *en* science vers une vision paradigmatique *du* progrès au sein de la communauté scientifique. Elle prend de l'ampleur dans l'ethnométhodologie et elle devient marquante avec le développement du post-modernisme et les réactions radicales de ce dernier aux trois grandes lacunes du positivisme. La première lacune (« toute connaissance est une conceptualisation ») suscite l'affirmation contraire, à savoir que toute connaissance se dissout dans le discours. Comme aucune limite ontologique ne l'entrave, le discours est libéré de toute source d'évaluation à part le consensus de la communauté — la persuasion du discours remplace l'arbitrage. De la seconde lacune (« l'impossibilité de générer des lois sociales ») naît une contrepartie : la célébration des contingences fondée sur une affirmation du caractère totalement indéterminé de tout ce qui est social. Cette façon de voir non seulement met fin à toute recherche de généralisations assimilables à des lois (quasi naturalistes), mais elle entraîne aussi une condamnation des grands récits explicatifs. Les théoriciens des Lumières voulaient s'appuyer sur la rationalité instrumentale pour construire des récits totalisateurs. La contingence vient défier de telles théories et est censée révéler la nature autoritaire de la rationalité en la foulant au pied dans la construction des récits. La

troisième lacune (les doutes au sujet du « modèle de Hume ») entraîne le rejet radical de *toute* notion d'une science sociale, d'une explication ou d'une compréhension. Puisqu'il n'existe aucun contexte de justification en dehors de la communauté et puisque les communautés sont diversifiées, les différents discours n'ont plus la rationalité pour assise commune et ils sont donc considérés comme totalement incommensurables et intraduisibles. La science a fait place à de multiples jeux linguistiques locaux qui, n'ayant pas de mesure commune, ne se prêtent qu'à une appréciation esthétique, jamais à une évaluation pratique. Par conséquent, en réaction au premier désaveu, le post-modernisme a relativisé le discours ; en réaction au second, il a relativisé la raison en réaction au troisième, il a relativisé la vérité. Un relativisme aussi éclaté a empêché de toute évidence le post-modernisme d'apporter sa contribution aux grandes questions sociales, puisque le discours s'était saisi de la désignation même de ces questions (devenues des sujets de discussion), tandis que toute méthodologie pour les aborder (instruments explicatifs) était remplacée par une description esthétique de la vie sociale.

En dernier lieu, il y a une position (ou plutôt des positions) à mi-chemin entre ces deux pôles, et c'est elle qui fera l'objet du reste de cet exposé. Disons en bref qu'il existe des théoriciens qui ne croient plus que les faits parlent d'eux-mêmes, mais qui refusent néanmoins de conclure que cela leur donne le droit de dire tout ce qui leur plaît sans se soucier de la façon dont sont les choses dans le monde social. Plus précisément, il s'agit des théoriciens qui réagissent au premier désaveu (« toute connaissance est une conceptualisation ») en soutenant que certains concepts valent mieux que d'autres pour illustrer la réalité et que la nature même de la réalité sociale impose des limites à la conceptualisation. Leur réaction au deuxième désaveu (une vision de « la société comme un système ouvert ») est d'abandonner eux aussi l'espoir de trouver des lois prédictives, mais sans renoncer pour autant à une explication rétrospective des raisons pour lesquelles les choses sont comme elles sont et non autrement à un moment t_1 dans une espace e_1. Leur réaction au troisième désaveu (« le modèle empiriste de Hume ») est évidemment de rejeter la notion que des combinaisons constantes sont au cœur de l'entreprise sociologique ; pour ces théoriciens, de telles régularités sont importantes, mais moins que les mécanismes qui les produisent, car s'ils réussissent à les identifier, ces mécanismes pourront expliquer à la fois les effets systématiques qu'ils entraînent et les contingences qui viennent les masquer ou même suspendre leur efficacité.

Une des caractéristiques distinctives les plus importantes des théoriciens qui choisissent cette position centriste est le fait qu'ils reconnaissent que les éléments constitutifs d'une théorie sociale sont triples, qu'aucun ne peut être ignoré et que chacun exerce un rôle régulateur sur les autres de la façon suivante :

Ontologie sociale (OS)	—>	Méthodologie explicative (ME)	—>	Théorie sociale pratique (TSP)

Par contraste, l'instrumentalisme dissocie le dernier élément des deux autres. On ne peut partir des liens empiriques observés entre des problèmes sociaux et des propriétés ou conditions connexes pour remonter la chaîne à rebours, parce que la ME est simplement une collection d'indices qui se sont révélés opérationnels. Le seul dénominateur commun des concepts est leur valeur prédictive (c'est-à-dire leur capacité d'expliquer une variance dans les phénomènes), et on ne peut obtenir une ontologie sociale en distillant cette collection hétérogène de concepts, puisque rien n'exclut leur incohérence mutuelle.

De son côté, le post-modernisme fonctionne de façon opposée en dissociant l'ontologie sociale de la méthodologie et de la théorie. Comme la réalité sociale se définit comme un discours., mais que les discours eux-mêmes sont jugés incommensurables et intraduisibles, une telle démarche ne peut mener à une méthodologie explicative. Elle ne fait que réguler celle-ci, en ce sens qu'elle condamne toute tentative d'explication et la remplace par une appréciation esthétique. Par conséquent, le post-modernisme refuse par principe de « progresser » vers une théorie sociale pratique qu'il remplace par diverses notions de « jeux avec les parties » (Baudrillard, 1984, p. 24) ainsi que

par des pratiques « auto-enrichissantes » (Rorty, 1989) qui, dans les faits, imposent le silence sur les grandes questions sociales contemporaines.

Ce qui distingue les théoriciens qui occupent la position centriste, c'est qu'ils persistent à lier la OS, la ME et la TSP de la façon indiquée dans le schéma. En ce qui a trait à la relation entre l'ontologie et la méthodologie, ils soutiennent que ce qui est *considéré comme existant* doit exercer une *influence* sur la façon dont il faut l'expliquer. Il ne saurait évidemment s'agir d'un lien de nature logique. Un tel lien ne peut pas exister parce qu'il est toujours possible de démontrer l'existence de phénomènes sociaux qui n'ont aucun effet particulier sur notre façon de les étudier ou sur l'importance que nous leur donnons dans nos explications. Par exemple, il est indéniable que le plaisir et la douleur sont notre lot à tous, mais nous ne nous engageons pas pour autant à devenir tous utilitaristes.

Néanmoins, l'ontologie sociale adoptée joue un rôle *régulateur* puissant vis-à-vis de la méthodologie explicative pour une raison fondamentale : elle utilise certains termes pour conceptualiser la réalité sociale, indiquant ainsi ce qu'il faut expliquer et excluant en outre les explications fondées sur des entités ou des propriétés qu'elle juge inexistantes. L'ontologie sociale régule donc *les concepts jugés admissibles* dans les explications comme dans les descriptions. Parce qu'elle contient des jugements sur les « composantes ultimes » (et les non-composantes) de la réalité sociale, elle régule aussi le type de concepts qui peut être privilégié à bon escient en vue d'un objectif particulier. Comme réguler n'est pas imposer, il peut surgir de vifs débats sur les concepts dont l'utilisation se révélera le plus utile compte tenu d'une certaine vision de la réalité sociale ; en outre, cette vision de la réalité (qui constitue ainsi le sujet à l'étude) sert à exclure certains concepts des explications, de la même manière que les athées ne peuvent pas attribuer leur bien-être à la divine providence. Aucun groupe de théoriciens n'acceptera une explication qui renferme des termes dont les référents rendent mal la réalité sociale telle qu'ils la voient, que cette interprétation erronée soit due à l'omission ou à l'acceptation d'un concept.

Les théories sociales pratiques qui examinent des problèmes sociaux à long terme ne tirent pas directement leurs propositions de l'ontologie sociale ou de ses méthodologies congruentes, puisque nombre de méthodologies explicatives peuvent être tout à fait compatibles avec cette ontologie. Toutefois, le champ d'élaboration de ces théories est profond et vaste. Il est évident que des ontologies sociales différentes ainsi que les méthodes explicatives qui leur sont associées fonctionneront mieux à un certain niveau de la théorie ou pour des aires temporelles spécifiques. Par exemple, les individualistes qui insistaient sur le fait que les composantes ultimes du monde social étaient les individus (Watkins, 1968, p. 270) ont ensuite fourni des règles explicatives formelles connexes (l'individualisme méthodologique) qui fonctionnaient de façon plus convaincante (mais non sans problème) au niveau des relations interpersonnelles restreintes à celles de contemporains. À l'opposé, les collectivistes soutenaient que les composantes ultimes de la vie sociale étaient des faits de groupes sociaux (Mandelbaum, 1973, p. 223) qui ne pouvaient pas être réduits à des éléments individuels, et leur programme explicatif (le collectivisme méthodologique) a mieux réussi à traiter des problèmes structurels ou culturels qui avaient une dimension historique. Comme l'illustre le débat qui oppose depuis longtemps ces deux écoles, la nature de la réalité sociale est une question de fait qui est indépendante de l'engagement préalable des théoriciens relativement à ce qui existe ; par conséquent, lorsqu'une méthode explicative incongrue se met à bien fonctionner ou lorsqu'un programme méthodologique congruent échoue en pratique, il devrait normalement en résulter un réexamen des engagements eux-mêmes. Ce que nous croyons être la réalité sociale ne peut pas être séparé de ce nous découvrons. Il existe entre l'ontologie et la théorie un lien de régulation réciproque, comme le montre la flèche de rétroaction du diagramme.

J'ai présenté et approfondi les liens tripartites entre OS $\rightarrow$ ME $\rightarrow$ TSP afin de souligner les raisons pour lesquelles nous ne pouvons nous contenter de recueillir les fruits (les résultats de la TSP) qui découlent de différentes présuppositions ontologiques répercutées par les méthologies explicatives qui leur sont associées. Certains auteurs de manuels ont été tentés de séparer les théories sociales pratiques des éléments qui les sous-tendent et de proposer un pragmatisme éclectique

qui nous permettrait, en apparence, de conserver le meilleur des mondes de la théorisation. Toutefois, un tel « perspectivisme » constitue une négation des raisons sérieuses qui sous-tendent la diversité des théories et ne fait que favoriser encore une fois, par éclectisme, un glissement vers une réunion de prémisses dont l'incohérence est gênante.

LA FUSION DE LA STRUCTURE ET DE L'AGENT DANS LA THÉORIE SOCIALE

Même s'il existe des différences importantes entre les diverses ontologies sociales qui occupent la position centriste, je considère néanmoins que les questions fondamentales qu'elles soulèvent (c'est-à-dire l'individu et la société, le volontarisme et le déterminisme, le subjectivisme et l'objectivisme, le microscopique par opposition au macroscopique) ne sont que des variations du problème fondamental de la structure et l'agent. Dans les dicussions au Royaume-Uni, on a eu tendance à utiliser cette dernière expression, en l'acceptant (Giddens, 1979 ; Layder, 1994 ; Mouzelis, 1995) comme une notion qui chapeaute les autres ; aux États-Unis, par contre, le principal problème ontologique qui est ressorti a été celui du « lien micro-macro ». Pourtant, comme le souligne Alexander, il s'agit du même débat. « L'éternel conflit entre les théories individualistes et collectivistes a été repensé pour devenir un conflit entre la microsociologie et la macrosociologie. » (Alexander, 1987, p. 289) En outre, bien que je me référerai en grande partie au monde anglo-saxon, le problème de la structure et l'agent est également central partout en Europe. (Voir les travaux de Boudon, Bourdieu, Touraine, Crespi, Donati, Elster, Habermas, Müller, Offe et Sztompka.)

Au départ, le débat se centrait sur l'épiphénoménalisme ontologique (l'affirmation du caractère premier soit de la structure, soit de l'agent comme composantes ultimes de la société) et sur le réductionnisme méthodologique pour expliquer la primauté de l'une ou l'autre des deux composantes. L'ancienne division, celle qu'on a appelé « les deux sociologies » (Dawe, 1970), reflétait donc cette différence. Dans le réductionnisme par le bas, des caractéristiques systémiques, comme le système de valeurs de Parsons (dans les derniers travaux), servaient à orchestrer la compatibilité institutionnelle de l'ordre inférieur et la socialisation congruente de l'agent. Dans le réductionnisme par le haut, on partait de prémisses contraires, à savoir que la société était simplement un petit groupe qui avait grossi. Cette approche a amené les sociologues, notamment ceux de l'école interprétative, à mettre un « gros etc. » (Wagner, 1964) en regard de leurs études microsociologiques en attendant le jour où ils pourraient déduire d'un processus d'agrégation une explication du système social.

Dans les deux cas, on a donc relié l'agent et la structure en les faisant dépendre l'un de l'autre, ce qui exclut automatiquement toute interrelation bilatérale entre eux. Nous verrons qu'une telle approche ferme la porte à une théorie satisfaisante de la stabilité et du changement, puisque cette dernière doit se fonder sur des interrelations entre la structure et l'agent, ce qui présuppose en retour qu'on leur accorde une autonomie relative. Toutefois, l'épiphénoménalisme n'est pas la seule façon de priver la structure ou l'agent de leur indépendance et de leurs propriétés irréductibles, et de refuser d'admettre ainsi des interrelations entre eux. Toute forme de ce que j'ai appelé « fusion » (*conflation*) (Archer, 1989, 1995) a la même conséquence pour la construction d'une théorie sur les questions sociales. En d'autres mots, la fusion est l'erreur fondamentale et l'épiphénoménalisme représente les deux directions qui peuvent lui donner naissance, par le bas ou par le haut. Il existe cependant une autre option, la fusion centrale, où l'élision se fait au milieu. Cette approche directionnelle refuse une autonomie relative aux deux autres niveaux parce qu'elle conceptualise la structure et l'agent comme étroitement constitutifs l'un de l'autre. Cette *inséparabilité* ontologique a un effet propre au fusionnisme, soit celui d'empêcher tout examen de leurs interrelations.

(i) *La fusion par le bas*, dans laquelle la structure et l'agent sont fusionnés parce que l'action est traitée comme un épiphénomène fondamental, présente de nombreuses variantes, mais on la rencontre aujourd'hui dans n'importe quelle version rigide du déterminisme technologique, de l'économisme, du structuralisme ou du fonctionnalisme normatif. En dépit de leurs différences, ces théories nous ramènent toujours à la proposition suivante : les acteurs sont peut-être indispensables pour

actualiser le système social (pas d'individus, pas de société), mais ce ne sont pas eux qui lui impriment une direction par leurs actions en façonnant ses propriétés structurelles. Ils ne le peuvent pas puisque, selon cette optique, il n'y a pas en soi d'êtres humains réfléchissants, initiateurs et innovateurs, mais seulement des agents sociaux formés de la célèbre « matière indéterminée » de Durkheim qui actualisent le système après avoir été adéquatement socialisés. Puisque l'agent est façonné unidirectionnellement par la structure, on en fait un agent passif (Hollis, 1977) en optant pour le déterminisme social plutôt que pour un conditionnement social (qui lui donnerait une autonomie relative). Par conséquent, on admet que l'agent constitue le moteur-pouvoir, mais on ne laisse jamais les agents eux-mêmes prendre le volant. Le parcours du changement social n'est donc jamais décrit comme une sorte de zigzag, les groupes sociaux luttant pour s'emparer du volant, ce qui conduit souvent la société là où personne ne veut aller, avec le résultat qu'elle devient ce que personne ne veut qu'elle devienne. On admet plutôt, dans le meilleur des cas, que l'interaction sociale est une sorte de son blanc ou de mouvement brownien au sein du système et qu'à cause de son caractère aléatoire, elle n'a aucun effet décisif sur l'état de la société. En outre, on nous présente une « image sursocialisée » ou « surdéterminée » de l'homme selon que le caractère épiphénoménal de l'agent s'inspire de l'idéalisme ou du matérialisme, les deux sources jumelles de la fusion par le bas.

Par conséquent, aux yeux de tout fusionniste par le bas, l'action ne mène que là où la structure l'oriente. Il n'y a donc jamais *autre chose* à examiner que l'empreinte de la structure sur l'agent. Comme les individus sont littéralement les agents *de* la structure — la personnification de l'exécutant —, le changement socioculturel résulte alors du déroulement d'un processus autonome quelconque qui est opérationnel au niveau structurel, ce qui signifie que les acteurs humains ne se voient jamais accorder l'autonomie qui leur permettrait d'avoir sur lui un effet indépendant. L'interaction sociale étant jugée incapable de générer les propriétés intentionnelles, non intentionnelles, agrégées ou émergentes d'ordre structuel, l'« avenir » devient alors le déroulement de tendances structurelles immanentes *déjà* présentes dans le système. (Dans le meilleur des cas, on peut considérer que ces tendances sont nées d'un effort d'adaptation à un environnement exogène, souvent purement physique, mais même si cet environnement est constitué d'autres structures, celles-ci auront évidemment des relations similaires avec leurs propres agents.)

Rétrospectivement, on s'aperçoit plutôt que si l'action est un épiphénomène, la structure doit logiquement lui être antérieure. Cependant, puisque l'action n'est pas considérée comme créant la structure, les sources de celle-ci doivent donc se trouver ailleurs, étant donné qu'elles doivent provenir de quelque part. On fait ainsi découler les systèmes sociaux de facteurs holistiques ou psychologistiques. Pour expliquer pourquoi les choses sont devenues ce qu'elles sont, on a recours à des forces ou à des facteurs impersonnels : la main cachée de l'adaptation à l'évolution, la main de fer de la progression économique, la poigne invisible d'une destinée idéale ou d'un principe architectonique.

En ce qui concerne le développement de n'importe quelle structure sociale, une chose ressort : on ne peut *pas* parvenir à l'expliquer en examinant l'interaction antérieure des groupes. Bien au contraire, les structures sociales ne peuvent *jamais* avoir une origine *sociale*. (À rebours des agents sociaux, qui sont toujours présumés être les produits de la structure.) Par conséquent, les théories sociales pratiques qui sont avancées pour expliquer les grandes questions ou configurations sociales tendent toutes fortement à utiliser soit des termes très généraux pour tracer les étapes ou les phases du développement structurel, soit des dichotomies relativement grossières pour décrire la progression sociale (sous-développés/développés, fragmentés/coordonnés, froid et chaud, pré-industriel/industriel, modernité/post-modernité, etc.). Le surnom de théories du « rouleau compresseur » du changement social, qui leur a été parfois accolé ne semble pas injustifié.

(ii) *La fusion par le haut*, qui représente une position diamétralement opposée à la précédente, considère la structure comme la créature de l'agent. Des approches comme la théorie du choix rationnel présentent donc, à titre d'agent social, un « modèle d'homme », un être humain idéalisé qui, avec ses semblables, génère la totalité de la structure sociale à partir de ses dispositions innées à être un acteur rationnel. Il se peut que le contexte social de l'action ne paraisse pas ration-

nel de prime abord aux yeux du chercheur, et l'acteur n'aura peut-être jamais l'impression qu'il l'est parce qu'il l'objective depuis longtemps. Néanmoins, pour les partisans de la fusion par le haut, c'est toujours une grave erreur descriptive que de traiter les propriétés structurelles comme si elles avaient le statut ontologique de faits plutôt que de factualité, et on a également tort de les faire apparaître dans les déclarations explicatives comme des facteurs externes du conditionnement de l'action. C'est ainsi, par exemple, que l'école néo-phénoménologique établit la primauté de l'agent en réduisant le contexte structurel de l'action à une série de constructions négociées intersubjectivement. Toutefois, le guide de base de toutes les versions de la fusion par le haut, dont la sociologie interprétative n'est que l'une des variantes, est l'individualisme méthodologique. Sa première règle est de considérer que les soi-disant propriétés structurelles se réduisent aux effets de l'action d'autres acteurs, effets qui, à leur tour, sont toujours récupérables par l'agent.

Essentiellement, dans l'individualisme méthodologique, la structure devient un épiphénomène parce que le contexte social y est défini comme constitué uniquement d'autres individus. C'est pourquoi, dit Watkins, « selon la présupposition clé de la position individualiste — une présupposition qui de toute évidence va à l'encontre des faits et est d'ordre méta- physique — il n'existe aucune tendance sociale qui ne puisse pas être modifiée *si* les individus concernés veulent la modifier et possèdent l'information nécessaire » (Watkins, 1968, p. 271). Pour que cette stratégie de « personnalisation » puisse fonctionner, ses protagonistes doivent montrer que *toutes* les propriétés structurelles (tous les aspects de l'environnement social) qui figurent dans les explications ne renvoient à rien de plus que les activités et les attitudes d'autres individus.

À noter ici que les propriétés structurelles et les contraintes qu'elles imposent sont maintenant devenues les effets de l'action *contemporaine*. On peut déduire en effet de ce qui précède que notre contexte social est constitué de choses que les « individus concernés » ne veulent pas changer, ne songent pas comment changer, ne pensent pas à changer. C'est là un des problèmes d'une vision de la société de bas en haut ; elle nous fait voir « l'homme » comme ayant peu de contraintes (et peu de moyens) parce qu'elle ne tient pas compte des structures dont il a hérité, qui résistent au changement et qui influent sur les attitudes face au changement, et surtout elle ne tient pas compte des agents capables de rechercher le changement et ayant hérité de droits acquis qui les poussent à le faire. Ainsi, quelles que soient l'origine des tendances et des caractéristiques structurelles observées, leur existence en ce moment est due, d'une façon ou d'une autre, aux individus présents. Pourtant, « la présupposition clé » sur laquelle se fonde cette affirmation est sans aucun doute démentie par les faits puisqu'il semble y avoir certaines propriétés structurelles que les acteurs contemporains ne pourront pas éliminer à volonté, du moins pas avant longtemps (quels que soient la somme d'informations, dont ils disposent, leur réflexion ou leur désir).

Il en est ainsi des structures démographiques, des niveaux de scolarisation ou de classes sociales, des privilèges fondés sur le sexe ou l'ethnie. De telles influences structurelles sont les conséquences non intentionnelles d'actions passées, mais on ne peut en imputer la responsabilité ou réduire leurs effets actuels de conditionnement et de contrainte aux agents contemporains qui en ont littéralement hérité. Le point controversé ici, ce n'est pas le fait que ces propriétés structurelles peuvent être changées *à la longue* par l'action humaine ; c'est le fait qu'elles exercent des contraintes *aussi longtemps* qu'elles ne peuvent pas être changées. Il y a certains aspects de notre environnement social qui constituent un obstacle (par exemple des types de recrutement militaire ou de politiques de retraite sont impossibles dans une certaine structure démographique), mais on ne peut les attribuer au comportement constant des acteurs contemporains (qui cherchent peut-être tous ensemble à les transformer).

Toutefois, si les dispositions individuelles sont le fondement de toute explication acceptable d'un phénomène humain, cela présuppose qu'il est toujours possible d'isoler un plus grand nombre de dispositions élémentaires, « puisqu'elles sont antérieures à leur manifestation dans le contexte social. Ce qui est vraiment étrange chez les réductionnistes, c'est qu'ils semblent exclure *a priori* la possibilité que, dans une explication historique, les dispositions humaines soient des variables dépendantes, alors que dans les faits elles le sont souvent ou toujours » (Gellner, 1968, p. 260). En

d'autres mots, les fusionnistes par le haut ne peuvent pas accepter que les conséquences non intentionnelles de l'action passée puissent devenir une conséquence de plein droit, sous forme de propriétés émergentes ou d'effets agrégés qui représentent de nouvelles influences structurelles sur l'action subséquente. Les facteurs structurels demeurent en effet inefficaces sans la sanction d'autres contemporains. C'est pourquoi les individualistes méthodologiques ont adopté l'« autonomie du temps présent » perpétuelle afin de faire de l'agent le facteur expliquant non seulement l'existence même des structures, mais aussi leur maintien et leur influence.

Cependant, d'autres difficultés surgissent de leurs efforts pratiques pour faire dériver des structures complexes directement d'un certain « modèle d'homme », c'est-à-dire d'une propriété quelconque se rattachant à l'être humain (idéalisé). Ainsi, le premier candidat a été l'« homme rationnel » de l'économie classique, dont les désirs étaient ordonnés par le calcul, la constance et l'égoïsme, ce qui a entraîné des choix qui se sont agrégés pour créer une réalité sociale (Sen, 1985). Comme le modèle de « l'homme rationnel » ne pouvait pas tenir compte de phénomènes comme le comportement collectif volontaire ou la création volontaire de biens publics, certains lui ont adjoint un co-candidat intérieur. On voit alors apparaître l'« homme normé », qui adopte une logique d'action différente lorsque les circonstances lui font réaliser que son bien-être dépend des autres (Etzioni, 1988). Pourtant, des effets persistent toujours inexplicablement au niveau macroscopique, et l'« homme émotionnel » (Flam, 1990) se joint à l'équipe pour absorber les propriétés structurelles et culturelles fondées sur l'expression d'une solidarité ou sur la volonté de partage.

L'ennui avec cette multiplication de « compléments intérieurs » qui habitent tous le même être, c'est qu'on en vient à boucler la boucle et à aboutir au « moi multiple » (Elster, 1986). Ce qui conduit à traiter comme Elster l'homme comme une organisation. Il s'agit pourtant d'un cercle vicieux parfait : il fallait un certain type d'« homme » pour expliquer ce qui était problématique, c'est-à-dire l'organisation sociale, mais on nous enjoint maintenant d'utiliser l'organisation sociale pour conceptualiser la nature de l'homme ! L'erreur ici a été d'incorporer dans l'individu, en désespoir de cause, toutes les propriétés sociales émergentes et agrégées. Les lacunes de cette théorie sociale pratique sont directement attribuables à l'ontologie sociale de l'individualisme qui la sous-tend.

(iii) *La fusion centrale* est une approche qui se fonde sur la conviction que la structure et l'agent forment une *dualité inséparable* et qui trouve son expression la plus raffinée dans la théorie moderne de la « structuration ». Cette théorie repose sur une « ontologie de la praxis » selon laquelle il faut faire appel à la structure et à la culture pour la production routinière de l'action qui, à son tour, concrétise les propriétés structurelles et reproduit ainsi récursivement la structure elle-même. De là découle la notion ontologique clé de « la structure comme le medium et le résultat de la reproduction des pratiques » (Giddens, 1979, p. 69) ; ainsi, non seulement la structure dépend-elle de l'activité, mais elle n'a aucune indépendance par rapport aux pratiques qui constituent sa réalité. Interpréter la réalité sociale uniquement du point de vue des pratiques sociales suppose des agents extrêmement « connaissants » (qui connaissent à fond leur société) ainsi qu'une structure omniprésente (à laquelle il faut nécessairement faire appel pour chaque acte pratique) (Archer, 1982, 1988, 1995). On peut critiquer cette notion sous trois aspects : les connaissances excessives attribuées à l'agent, la mutabilité excessive de la structure sociale et les difficultés d'explication qui découlent de l'inséparabilité de l'agent et de la structure. J'aborderai d'abord le dernier point. Insister sur l'inséparabilité de la structure et de l'agent, c'est aussi nier que des propriétés émergentes distinctes et des pouvoirs distincts se rattachent à chacun. La « théorie de la structuration » s'écarte donc nettement d'une ontologie qui considère les « structures » et les « agents » comme des strates différentes de la réalité sociale, comme le font les réalistes. En dépit d'une immense confusion dans la littérature entre ces deux positions, leur divergence provient d'une différence ontologique cruciale et se perpétue dans leur approche respective en méthodologie explicative et en théorie sociale pratique. (Pour une analyse en profondeur, voir Archer, 1995, chap. 5.)

L'acceptation de l'inséparabilité de la structure et de l'agent rend impossible l'examen de leur interaction, chacun présupposant si étroitement l'autre, et cette présupposition ontologique se réper-

cute directement dans la méthodologie adoptée et imposée (Craib, 1992, p. 3-4). À cause de l'intimité de leur constitution mutuelle, la seule façon d'examiner la structure et l'agent « indépendamment » est d'utiliser « une mise entre parenthèses méthodologique » artificielle. D'une part, l'analyse institutionnelle met entre parenthèses l'action stratégique et traite les propriétés structurelles comme « des caractères des systèmes sociaux qui se reproduisent de façon chronique ». La récursivité apparaît prédominante, mais beaucoup de chercheurs nient que ces caractères soient nécessairement « chroniques » ; en effet, même s'ils *peuvent* persister longtemps, ils sont néanmoins temporaires (le féodalisme, par exemple) ou ils peuvent changer souvent (les taux d'intérêt, par exemple). L'analyse ne permet donc plus de différencier ces caractères et d'expliquer leur durabilité différente.

D'autre part, pour examiner la constitution des systèmes sociaux en tant que conduite stratégique, il faut mettre entre parenthèses l'analyse institutionnelle et, dans ce cas, l'étude porte sur la mobilisation par les agents des règles et des ressources dans leurs relations sociales. Cela donne tout de suite l'image inverse. « Le changement, ou la possibilité de changement, est ainsi inhérent à tous les moments de la reproduction sociale. » (Giddens, 1979, p. 114). L'outil méthodologique fait donc apparaître une polyvalence également fausse : la malléabilité structurelle est non seulement élevée, mais elle est constante dans le temps. Beaucoup soutiennent au contraire que cette malléabilité varie et que ces variations sont partiellement indépendantes de l'action stratégique, quelles que soient l'intensité de la mobilisation ou les connaissance avec lesquelles l'action est menée. Les deux éléments du modèle peuvent être contestés et ils le sont par les partisans du réalisme social.

Premièrement, les agents ne peuvent pas « appréhender dans le discours » des conditions d'action qu'ils ne connaissent pas (certaines choses *se passent* dans leur dos, bien qu'elles ne soient pas plus sinistres que les résultats des interactions passées) ; les agents ont des accès différents aux connaissances selon leur position sociale, et certains agents ont des connaissances lacunaires, insuffisantes ou erronées par suite de manipulations culturelles exercées par d'autres. Deuxièmement, des caractéristiques structurelles différentes n'offrent pas toutes la même malléabilité ou la même résistance au changement en raison de leur nature même, et non pas uniquement en raison des pratiques adoptées à leur égard, pratiques qu'elles conditionnent de toute façon. Pourtant, la mise entre parenthèses méthodologique produit un mouvement pendulaire entre des images contradictoires : une récursivité chronique et une transformation totale.

On pourrait toujours rétorquer qu'il n'y a pas de contradiction puisque la réalité sociale possède en soi deux visages comme Janus. Toute insistance sur ce point entraîne par principe un refus de démêler les interrelations entre la structure et l'agent, puisque ce serait un retour inacceptable à une théorie dualiste. Ironiquement, pourtant, les partisans de la mise entre parenthèses se contentent de diffamer ce principe du dualisme, car ils le transposent du niveau ontologique au niveau méthodologique, admettant ainsi qu'il est un outil *analytique* indispensable. Toutefois, comme ce sont les deux aspects de la « dualité de la structure » qui sont mis entre parenthèses, les propriétés structurelles et l'action stratégique sont séparées en leur accordant à tour de rôle une *epoché* méthodologique. Puisque ce sont les deux côtés d'une même chose, les éléments mis entre parenthèses doivent se terminer en même temps, la coexistence des *epochés* limitant l'analyse à une même *époque* ; il s'ensuit que *logiquement, on ne peut examiner les interrelations historiques entre la structure et l'agent*.

Ainsi, à cause de cette notion centrale de « dualité », on ne peut préciser les conditions qui permettent le plus facilement à l'agent de provoquer un changement, par opposition aux conditions dont les contraintes rigoureuses le limitent à la reproduction du statu quo. Par conséquent, au lieu d'obtenir une théorie sociale pratique sous l'angle de la rigueur relative des contraintes structurelles/culturelles combinée à l'utilisation stratégique par l'agent de sa marge d'autonomie, nous avons, pour expliquer la récursivité, une théorie qui se refugie dans de grandes généralisations au sujet de « l'importance clé de la tradition et de la quotidienneté dans la vie sociale » (Giddens, 1979, p. 7). En ce qui concerne le changement, tout au plus Giddens concède-t-il qu'il existe des « situations critiques » ou des « phases critiques » au cours desquelles une interruption radicale de la quotidien-

neté érode le comportement habituel des acteurs et accroît leur sensibilité à d'autres options. Dans ce cas, « il s'établit une sorte de « soudure par points » des institutions qui crée des modes d'intégration pouvant, par la suite, devenir résistants à d'autres changements » (*ibid*., p. 229). Ce concept de « situations critiques » est non seulement suspect en ce qu'il s'agit d'une désignation *post hoc*, mais il soulève aussi plus de questions qu'il n'apporte de réponses. Qu'est-ce qui rend une phase « critique » ? — les facteurs culturels ne sont-ils pas toujours apparentés ? Qu'est-ce qui produit une crise particulière ? — des caractéristiques systémiques spécifiques ne génèrent-elles pas des crises distinctes ?

Les théoriciens de la structuration concèdent les limites du fusionnisme central en ce qui concerne une théorie sociale pratique. À cause des permutations kaleidoscopiques des propriétés structurelles que peuvent provoquer des agents connaissants, Giddens lui-même admet qu'il est inutile de « rechercher une théorie globale de la stabilité et du changement dans les systèmes sociaux tant les conditions de reproduction varient entre différents types de société » (*ibid*., p. 215). Par la suite, il va même plus loin en reconnaissant le gouffre entre l'« ontologie de la praxis » de la théorie de la structuration et les théories sociales pratiques. Ainsi, au niveau de la méthodologie explicative, Giddens concède qu'il a simplement fourni « un outil de sensibilisation » parce qu'il « ne croit pas qu'il soit utile « d'appliquer » globalement, comme d'autres l'ont fait, la théorie de la structuration à des projets de recherche » (Giddens, 1990, p. 310-311). Comme la quintessence d'une TSP réside dans ses propositions, les travaux pratiques réalisés à partir de cette théorie (et beaucoup lui reprochent sa pauvreté à cet égard) ont été largement tributaires des contributions indépendantes des chercheurs au lieu d'être directement attribuables au cadre théorique.

L'APPORT DE THÉORIES NON FUSIONNISTES

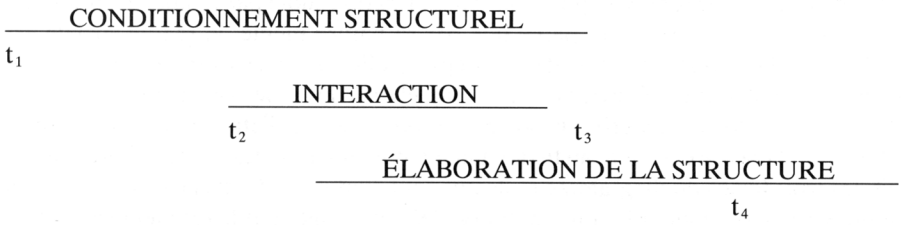
La progression constante du réalisme social dans la philosophie des sciences sociales a apporté une véritable *alternative* au positivisme et à ses lacunes. Au niveau ontologique, cette position consiste essentiellement à défendre une vision stratifiée de la réalité sociale, de façon à obtenir différentes strates (notamment « individu » et « structures sociales ») qui aient leurs propres propriétés émergentes irréductibles, une autonomie relative, une existence antérieure et une efficacité causale (voir Bhaskar, 1989), strates que l'on connaîtrait à leur pouvoir de générer des causes plutôt que par leur observabilité. (Étant donné le nivellement que crée l'« ontologie de la praxis » comparativement aux fortes stratifications de l'ontologie du réalisme, les théoriciens de la structuration nient explicitement cette émergence dont dépendent l'autonomie, l'existence antérieure et l'efficacité causale des propriétés.)

Les propriétés émergentes et les pouvoirs émergents rattachés respectivement aux structures et aux agents sont relationnels (donc non réifiées) et se définissent par des relations internes nécessaires qui exercent une influence sur leurs composantes (des locateurs présupposent des locataires et vice versa, et ces deux groupes cessent d'exister comme tels lorsqu'ils n'exigent plus ou ne paient plus de loyer), ainsi qu'au-delà de leurs composantes (le loyer accroît les revenus d'investissements) (Sayer, 1992). Comme l'émergence caractérise à la fois l'agent (psychologie) et les structures (interaction), les projets de réduction et de fusion sont abandonnés parce qu'il est nécessaire d'« établir une nette distinction entre, d'une part, la genèse des actions humaines qui se situe dans les motifs et les projets des êtres humains et, d'autre part, les structures qui régissent la reproduction et la transformation des activités sociales » (Bhaskar, 1989, p. 79). Rien ne pourrait être plus éloigné de la notion d'une constitution mutuelle indissociable ; en réalisme social, la distinction énoncée ci-dessus conduit au *dualisme méthodologique* qui est tout à fait à l'opposé de « la mise entre parenthèses » qu'exige l'adoption de la « dualité » en théorie de la structuration.

En sciences sociales, le *dualisme analytique* s'impose comme fondement de la méthodologie explicative ; la méthode est analytique parce que les deux éléments sont interdépendants et toute forme sociale dépend toujours d'activités, mais ils sont nécessairement examinés dans une perspective dualiste puisque l'irréductibilité de leurs propriétés exige une analyse de leurs interrelations. Du

point de vue méthodologique, cet examen est possible, comme le montre la distinction que faisait déjà Lockwood (1964) entre intégration « sociale » et intégration au « système » ; parce qu'ils ont des aires temporelles différentes, les deux éléments peuvent être désynchronisés l'un par rapport à l'autre, et on peut donc parler de relations antérieures et postérieures entre des agents spécifiques et des composantes particulières de la structure sociale. En fait, la temporalité constitue le pont méthodologique qui permet d'examiner les interrelations entre la structure et l'agent et d'expliquer ainsi leurs changements dans le temps, ce qui contredit toutes les versions des théories sociales fusionnistes.

Ainsi, au niveau de la méthodologie explicative, le dualisme analytique se fonde sur deux propositions très simples : la structure est nécessairement antérieure aux actions qui la transforment ; l'élaboration de la structure est nécessairement postérieure à ces actions. Ces deux propositions peuvent être illustrées de la façon suivante dans le diagramme ci-dessous qui montre la nature « tendue » (et propre au réalisme social) des relations entre structure et agent.



Dans *le conditionnement structurel*, les propriétés systémiques sont perçues comme des conséquences émergentes ou agrégées d'actions passées. Après avoir été élaborées au cours des années, ces propriétés exercent une influence causale sur l'interaction subséquente. Fondamentalement, elles exercent cette influence en façonnant les situations dans lesquelles les « générations » futures d'acteurs se retrouveront et en dotant les divers agents de droits acquis différents selon les positions qu'ils occupent dans les structures dont ils ont « hérité » (par exemple classes sociales, répartition des ressources, système d'éducation). Bref, lorsque nous parlons des propriétés structurelles et de leurs effets dans une perspective réaliste, nous acceptons que les résultats des actions passées (de ceux qui sont morts souvent depuis longtemps) aient plus tard des effets de plein droit sur les acteurs, sous forme d'influences contraignantes ou facilitantes, et ces effets ne peuvent pas être attribués ou réduits aux pratiques d'autres agents contemporains. Ils ne dépendent d'aucune façon de l'« instant présent » des agents contemporains puisque l'activité dont ils dépendent appartient au passé. Dans le temps présent, la seule question est de savoir ce que les agents feront de cet héritage problématique.

L'*interaction sociale* est perçue comme conditionnée par la structure, mais jamais déterminée par elle (puisque les agents possèdent leurs propres pouvoirs émergents irréductibles). D'une part, le mécanisme de médiation qui transmet les influences structurelles aux acteurs humains est constitué des anciens contextes créateurs de frustration ou de gratification pour les différents groupes d'agents, selon leur position sociale. On suppose que ces expériences de frustration ou de gratification conditionnent à leur tour diverses interprétations des situations et différents schémas d'actions : les groupes qui ont subi des demandes cherchent à les faire disparaître (recherchant ainsi un changement structurel) et ceux qui ont connu des récompenses cherchent à les conserver (défendant ainsi la stabilité structurelle). Des régularités de ce type, détectables dans les schémas d'interactions subséquents, reflètent ces coûts optionnels objectifs. Néanmoins, leur effet n'est que conditionnel ; elles n'obligent personne, mais fixent simplement un prix lorsqu'un individu agit contre ses propres intérêts déclarés, ainsi qu'une prime lorsqu'il agit dans son propre intérêt. (Par conséquent, des régularités détectables ne correspondent absolument pas à des conjonctures constantes.) D'autre part, comme il ne s'agit pas d'un conditionnement déterministe, l'élément au centre du cycle reconnaît également la créativité initiatrice des groupes d'intérêts et tient compte de leur capacité de réa-

gir de façon novatrice face à des contraintes contextuelles. Il incorpore aussi la possibilité que des individus ou groupes sacrifient d'eux-mêmes les droits acquis dont ils ont hérité.

L'*élaboration de la structure* qui intervient ensuite est considérée comme une conséquence largement non intentionnelle. La modification des propriétés structurelles antérieures et l'introduction de nouvelles propriétés sont le produit combiné des résultats différents que recherchent simultanément divers groupes sociaux. Cet élément non intentionnel découle largement des conflits et des concessions des groupes, ce qui signifie que l'élaboration structurelle est une conséquence que souvent personne ne recherchait ou ne voulait ; c'est également ce qui fournit aux groupes ayant des droits acquis la motivation nécessaire pour continuer de se faire la lutte en vue d'élaborer de meilleurs arrangements. (Cette optique relève l'affirmation réaliste selon laquelle le changement n'est pas prévisible dans des systèmes ouverts.) Le but et la raison d'être de l'examen d'un cycle en particulier est d'obtenir ainsi une *histoire* analytique de l'émergence des propriétés problématiques étudiées. À ce stade, qui est aussi le point de départ d'un autre cycle, la structure élaborée fait apparaître de nouvveaux facteurs par rapport à l'interaction subséquente, et il faudra peut-être modifier les concepts et les théories utilisés pour analyser ce nouveau cycle afin de tenir compte de la transformation subie par le sujet à l'étude. La reconceptualisation doit être transitive parce que par sa nature même, la réalité sociale est transitive. Quant à la transformation de la théorie, elle est nécessaire pour saisir le refaçonnement radical et imprévisible de la société auquel on a donné le nom de morphogénèse (Buckley, 1967, Archer 1995) ; en effet, la société ne possède pas d'état privilégié inhérent, mais elle se façonne et encore et encore au fil des années, prenant ainsi des formes imprévisibles.

En fait, les trois lignes du diagramme ci-dessus sont continues. La tâche des théoriciens sociaux pratiques est de sectionner les flux en intervalles déterminés par le problème à l'étude. Pour tout problème et pour les périodicités qui s'y rattachent, la projection des trois lignes vers l'avant et vers l'arrière permettra d'établir des liens avec les cycles morphogénétiques antérieurs et postérieurs. C'est sur cette projection que repose notre compréhension des propriétés systémiques et de la structuration au cours des années, compréhension qui permettra d'avancer des explications concernant les formes spécifiques d'élaboration structurelle (ou de morphostatisme générant la reproduction d'une structure). Il revient évidemment aux analystes sociaux de fixer le tracé des trois phases en fonction de leur propre intérêt (voir Archer, 1979).

CONCLUSION

Ne disposant que de peu d'espace, je me contenterai de signaler que l'approche générique non fusionniste décrite ci-dessus s'applique tant au niveau macroscopique que microscopique, tant à de grandes périodes historiques qu'à de courts intervalles de temps. À noter surtout qu'elle ne se penche pas que sur les formes structurelles ou culturelles, mais qu'elle peut également servir à expliquer la (double) morphogénèse de l'agent lui-même, soit la façon dont les agents se transforment au fil du processus auto-satisfaisant de recherche d'une transformation sociale. Bref, de telles théories non fusionnistes offrent de grandes promesses pour l'étude des principaux problèmes sociaux, passés et présents, mais elles ne sont pas des outils miracles qui dispensent le spécialiste de travailler considérablement.

L'engagement d'*examiner* pourquoi les choses sont comme elles sont et pas autrement, au fil du développement (passé, présent et futur) des sociétés, suppose au départ l'abandon de toutes les analogies traditionnelles qui ont fait de la société un mécanisme, un organisme, un simple système cybernétique, un langage ou tout autre type de système que le sien. Au cours du XIX^{e} siècle, une « orientation linguistique » a substitué la persuasion du discours aux travaux d'enquête. La sociologie peut véritablement trouver un « second souffle », mais il faut pour cela reconnaître que toutes ces analogies réductrices nous induisent en erreur parce qu'elles ne peuvent pas reproduire la nature unique de la société. La série d'énigmes qui traduit le mieux ce qu'est la réalité sociale est la suivante : Quelle est la chose qui dépend des intentions de l'homme mais ne s'y conforme jamais ?

Quelle est la chose qui repose sur les concepts des individus sans que ceux-ci puissent connaître pleinement ces concepts ? Quelle est la chose qui dépend de l'action mais ne correspond jamais aux actions même des individus les plus puissants ? Quelle est la chose qui n'a aucune forme sans nous mais qui pourtant nous forme, même quand nous cherchons à la transformer ? Enfin, quelle est la chose qui ne sert jamais les desseins précis de qui que ce soit mais qui, pour cela, pousse pourtant l'individu à tenter de la reconstituer ?

J'ai essayé de montrer dans ce texte que le réalisme transcendental peut résoudre ontologiquement ces énigmes, qu'il a favorisé l'élaboration d'une méthodologie explicative progressive, soit l'approche morphogénétique, et qu'il devrait produire des fruits sous forme de théories sociales pratiques qui analysent, au cours du prochain millénaire, tout l'éventail des grands domaines de la sociologie sur une base qui ne soit pas fusionniste.

Margaret S. ARCHER
Departement de Sociologie
University of Warwick
Coventry CV4 7AL, Royaume-Uni

RÉSUMÉ

Ce texte traite de la théorie sociale au lendemain du positivisme. Il fait un examen critique de trois types de théories contemporaines dont les présupposés ontologiques fusionnent structure et agent. Au moyen de leur méthodologie explicative respective, ces théories font apparaître cette fusion dans leurs analyses de la société. Dans la dernière partie, l'auteure montre qu'une théorie sociale fondée sur le réalisme transcendental, c'est-à-dire sur la reconnaissance des propriétés et des pouvoirs émergents distincts qui caractérisent la structure et l'agent et qui exigent donc un examen non réductionniste de leur interrelations, est la voie la plus prometteuse pour faire progresser des théories qui permettent d'avoir prise sur les grandes questions sociales.

SUMMARY

This paper deals with social theory in the aftermath of positivism. Three forms of contemporary theorizing are critically examined for their ontological assumptions which conflate structure and agency. Such conflation is transmitted via their respective explanatory methodologies to the analyses of society associated with them. The final section suggests that social theory based upon transcendental realism, i.e. acknowledging distinct emergent properties and powers characterizing structure and agency, and thus requiring a non-reductionist examination of their interplay, is the most promising path for furthering theorizing which gives purchase on major social issues.

RESUMEN

Este texto trata de la teoría social después del positivismo. Se critican tres tipos de teorías contemporáneas cuyas presuposiciones ontológicas fusionan estructura y agente. Por intermedio de su metodología explicativa, estas teorías vehiculan esta fusión en sus análisis de la sociedad. En la última parte, la autora muestra una teoría social fundada en el realismo trascendental, es decir en el reconcimiento de las propiedades y de los distintos poderes emergentes que caracterizan la estructura y el agente y que exigen un examen no reduccionista de sus interrelaciones. Ésta es la vía más prometedora para hacer progresar teorías que permiten influenciar las grandes cuestiones sociales.

BIBLIOGRAPHIE

ALEXANDER, J. (1987), « Action and its Environments », *in* J. Alexander, B. Gieson, R. Munch et N. Smelser (dir.), *The Micro-Macro Link* Berkeley, University of California Press.
ARCHER, M. S. (1979), *Social Origins of Educational Systems*, Londres et Beverly Hills, Sage.
ARCHER, M. S. (1982), « Morphogenesis versus Structuration », *British Journal of Sociology*, vol. 33, pp. 455-483.
ARCHER, M. S. (1989), *Culture and Agency*, Cambridge, Cambridge University Press.
BAUDRILLARD, J. (1983), *Simulations*, New York, Semiotext.
BAUDRILLARD, J. (1984), « On Nihilism », *On the Beach*, n° 6, pp. 38-39.
BHASKAR, R. (1989), *The Possibility of Naturalism*, Harvester Wheatsheaf, Hemel Hempstead.
BUCKLEY, W. (1967), *Sociology and Modern Systems Theory*, New Jersey, Prentice Hall.
CRAIB, I. (1992), *Anthony Giddens*, Londres, Routledge.
DAWE, A. (1970), « The Two Sociologies », *British Journal of Sociology*, vol. 21, n° 2, pp. 207-218.
ELSTER, J. (1986), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press.
ETZIONI, A. (1988), *The Moral Dimension : Towards a New Economics*, New York, Free Press.

FLAM, H. (1990), « Emotional Man I' » et « Emotional Man II », *International Sociology*, vol. 5, pp. 39-56 et 225-324.
GELLNER, E. (1968), « Holism versus Individualism », *in* M. Brodbeck (dir.), *Readings in the Philosophy of the Social Sciences*, New York, Macmillan.
GELLNER, E. (1979), « Concepts and Society », in B. R. Wilson (dir.), *Rationality*, Oxford, Blackwell.
GIDDENS, A. (1979), *Central Problems in Social Theory*, Londres, Macmillan.
GIDDENS, A. (1990), « Structuration Theory and Sociological Analysis », *in* J. Clark, C. Modgil et S. Modgil (dir.), *Anthony Giddens : Consensus and Controversy*, Basingstoke, Falmer.
KUHN, T. S. (1962), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, Chicago University Press.
LAYDER, D. (1994), *Understanding Social Theory*, Londres, Sage.
LOCKWOOD, D. (1964), « Social Integration and System Integration », *in* G. K. Zollschas et H. W. Hirsch (dir.), *Explorations in Social Change*, Boston, Houghton Mifflin.
MANDELBAUM, M. (1973), « Societal Facts », *in* J. O'Neill (dir.), *Modes of Individualism and Collectivism*, Londres, Heinemann.
MOUZELIS, N. (1995), *Sociological Theory : What Went Wrong ?*, Londres, Routledge.
SAYER, A. (1992), *Method in Social Science : A Realist Approach*, Londres, Routledge.
SEN, A. (1985), « Rationality and Uncertainty », *Theory and Decision*, n° 18, pp. 109-127.
WAGNER, H. R. (1964), « Displacement of Scope : A Problem of the Relationship between Small Scale and Large Scale Sociological Theories », *American Journal of Sociology*, vol. 49, n° 6, pp. 572-594.
WATKINS, J. W. N. (1968), « Methodological Individualism and Social Tendencies », *in* M. Brodbeck (dir.), *Readings in the Philosophy of the Social Sciences*, New York, Macmillan.